

Olivier MARTIAL

BP 10





# Chapitre 1

## En Lépidoptère

3h26, le portable à l'oreille, une silhouette remonte rapidement la rue (peu de véhicules circulent) avant de disparaître au détour d'une ruelle, une conversation succincte s'engage : « Tout est en place », avant de raccrocher elle entendra « Nous n'avions pas le choix ». Quelques heures plus tard : le chaos.

On y est passé ou on y passera tous, répétait sans cesse le SDF affalé près de l'entrée. On y est passé ou on y passera tous. Il regardait personne et tout le monde à la fois, à la fois présent et absent, les passants faisant mine de ne pas le voir tout en l'évitant.

Mon avis de retrait à la main, je pénétrai dans le bâtiment qui n'avait plus rien à voir à ce que j'en connaissais, le cliché a vécu, paix à son âme. Les files d'attente et les hygiaphones étaient remplacés par des

mini comptoirs bleus et jaunes, on était plus proche du McDo que du bureau de poste des *Ch'tis*, à quand la version Drive ? Une postière en gilet gris me ramena mon Mc Colis et, comme dans ces fast-foods, la photo était trompeuse.

En sortant je vis que le clochard avait été remplacé par une grosse boîte aux lettres jaune ; ma soirée avait laissé des traces, plus indélébiles que je ne l'aurais souhaité.

Nous étions fin juin, et alors que la lumière du printemps aurait dû réchauffer l'air, le ciel était sombre et un vent frais me faisait rentrer la tête dans les épaules, un mauvais romancier aurait décrit cette ambiance comme un matin de fin du monde.

Ma poche de jean se mit à vibrer, suivie par *Highway to hell*, sur mon phone une tête de mort souriait, la journée allait être longue.

« Ramène tes fesses et ta belle gueule dans l'ordre que tu voudras mais au pas de course, tout le monde t'attend !

– OK chef, mais où ?

– Putain ! Mais au bureau de poste du 10<sup>e</sup>, t'es timbré, il faut que je t'affranchisse ? »

La journée allait être vraiment longue. On y est passé ou on y passera tous, me répétait sans cesse, à son tour, ma petite voix intérieure. J'installai confortablement dans le coffre mon paquet et mon désarroi.

Pour accompagner ma route, le flash info

annonça : « Forte explosion au bureau de poste du 10<sup>e</sup>, la police ne déplore pour le moment aucune victime mais les dégâts sont très importants, les premiers éléments de l'enquête ne permettent pas de déterminer s'il s'agit d'un attentat, nous reviendrons vers vous avec d'autres informations. » En chemin, j'essayai de me remémorer tout le déroulement de la soirée dernière : la musique, les postes, ma guitare basse et les cadavres de bouteilles jonchés sur le sol, l'odeur de cramé, les clopes consommées.

Je n'étais pas arrivé que déjà les premiers gyros me sortirent de mes songes, je croisai une myriade de cars régis, les premières chaînes de télé étrangères s'installaient également. On reconnaît facilement l'importance d'un évènement au nombre de paraboles déployées. J'avais rarement vu un tel déploiement de camions de pompiers, de flics, de militaires, tout ce qui pouvait porter un uniforme devait se trouver dans ce petit périmètre il ne manquait plus qu'un vol de la patrouille de France et c'était le 14 juillet.

Je fus accueilli aimablement, comme à son habitude, par le commissaire Blancasse qui portait de mieux en mieux son nom, la tête de mort de mon téléphone lui convenait à merveille. Nous nous connaissions depuis près de 10 ans, depuis mon entrée dans la police et malgré des échanges souvent tendus nous nous respections mutuellement ; je savais pouvoir m'appuyer sur lui en cas de coup dur et en ces temps où les amis se comptent sur les doigts d'un

manchot cela avait son importance.

– « Pas trop tôt Marco, et lorsque je te disais de ramener ta belle gueule et tes fesses je ne pensais pas que tu allais mettre l'une dans les autres !

– C'est le mieux que je pouvais faire pour un jour de congé, Patron. Les notes jouées cette nuit dansent encore dans ma tête, mais cessons les politesses et fais-moi le topo !

– À 5h30, les voisins ont été réveillés par une forte déflagration, tous les immeubles alentours ont tremblé et quelques vitres ont même explosé. Une épaisse fumée noire sortait des fenêtres du bureau de poste, 10 minutes plus tard les pompiers étaient sur place pour éteindre le début d'incendie. À part ton jour de repos il n'y aurait, *a priori*, aucune victime mais les fouilles ne sont pas terminées. Ensuite, déballage du grand barnum, le préfet et le procureur ont dépêché tout le monde sur place, l'anti-terrorisme, la scientifique, les RG, et évidemment la PJ. J'ai tout de suite pensé à toi.

– Ah oui, et puis-je savoir ce que me vaut cet honneur ? Il me semble que tous les pros sont déjà au taquet, à moins que l'on n'ait pensé à moi pour refaire la déco.

– Range tes pincesaux, Picasso, lorsque tu étais en Yougoslavie, tu étais bien spécialiste en explosifs ?

– Plus exactement démineur, mais c'était il y plus de 10 ans et à l'anti-terrorisme ils doivent être plus au fait que moi. »

Tout en marchant vers les lieux, il m'expliqua que la nature de l'explosion était très spécifique et assez éloignée des techniques actuelles. En effet, même si les vitres avaient volé en éclat, la façade était intacte, je ne saurais expliquer pourquoi mais l'image d'un chien battu implorant de ses yeux qu'on le laisse en paix me traversa l'esprit. Bref nous nous trouvions au pas de la porte des enfers. En pénétrant dans le bureau j'eus beaucoup de mal à garder mon équilibre en marchant sur les débris de meubles calcinés, l'odeur de brûlé me rappelait celle de ma soirée, l'air y était étouffant, et à part l'eau des pompiers qui ruisselait au sol, tout m'évoquait ce que j'avais connu la veille. Les techniciens de la scientifique étaient en plein travail, récupérant le moindre indice, les flashes crépitaient, pour eux aussi la journée allait être longue.

Blancasse ne m'avait pas menti, il y avait longtemps que je n'avais pas vu de tels dégâts, non par la force de l'explosion mais par la direction qu'elle avait prise. Tout ce qui se trouvait à l'entrée n'avait pas été détruit, à peine bousculé par le souffle, mais tout ce qui se trouvait vers l'intérieur du bureau avait été rasé, à l'époque nous appelions cela des armes à énergie dirigée qui, vu leur difficulté de mise en œuvre et de maîtrise, avaient été petit à petit abandonnées. Bon nombre d'apprentis sorciers y avaient laissé un peu plus que leur moustache. Les attentats de ces dernières années se bornaient à pulvériser bâtiments ou êtres vivants, on était donc

dans un tout autre cadre. Le vol ne semblait pas non plus la piste à suivre : les automates d'affranchissement ou de retrait d'argent étaient noircis par le feu, mais sinon en bon état. J'avais fini de faire le tour et vu ce que je voulais voir, il y avait bien trop de monde sur les lieux ; je n'apprendrai plus rien pour le moment que les rapports des différents services ne pourraient me fournir.

En sortant j'aperçus les responsables de département en pleine concertation avec Blancasse ; à mon approche ils se turent et rejoignirent leurs équipes. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, il était 9h15 mais toutes les voitures roulaient feux allumés.

- « Alors, tu as résolu l'enquête ?

- Laisse-moi encore 10 minutes et je te fais avouer tous les innocents de la ville. Bon, sans déconner, je ne la sens pas cette histoire ! On a affaire à de vrais pros et pas forcément les fanatiques habituels, je doute que l'on récolte énormément d'indices sur place et vu le nombre de cravates autour on va avoir une pression incroyable... »

Je fus interrompu par la vision d'un visage que je connaissais bien, ou plutôt que j'avais bien connu. Cette silhouette menue s'approchait et une onde de souvenirs me transperça.

« Évidemment que cette affaire est pourrie, c'est bien pour cela que j'ai pensé à toi. J'en profite pour te présenter Aline Desvres, mais je crois que vous vous connaissez. »

Nous avons, en effet, travaillé ensemble deux ans auparavant alors qu'elle était aux mœurs et moi aux stupés, sur une affaire mêlant trafic de drogue et d'enfants, un truc terrible qui transforme vos rêves en cauchemars pour longtemps et qui nous avait emmenés tous les deux un peu plus loin, un peu trop loin.

« Aline vient de rejoindre notre équipe et sera avec toi sur ce dossier, sa détermination et son sens de l'organisation feront merveille, associés à ton feeling et à ton don pour faire causer les moins bavards. Je sais que cela fait un bout de temps que tu travailles seul, alors ne me remercie pas, c'est tout naturel ! »

La raideur de mon majeur levé ne fit aucun doute sur ma gratitude envers sa sollicitude. Malgré ce joli *geste commercial* je ne pouvais le contredire, notre association avait été des plus fructueuses, elle avait abouti au démantèlement d'un réseau international avec plus de 25 interpellations dans 5 pays différents. Ce succès avait sonné le glas de notre relation qui n'avait plus de sens.

Malgré tout, le cliché du cow-boy solitaire me convenait assez bien jusqu'à maintenant ; il me permettait d'aller un peu plus loin que ce que l'on apprend à l'école de Police, et la tâche n'était pas facilitée car justement c'était elle qui avait été choisie.

- « Bonjour Marco, j'imagine que tu es surpris de me revoir, je suis heureuse de pouvoir de nouveau bosser avec toi, cette enquête semble bien tordue et

nous ne serons pas trop de deux pour la mener. »

Mais ses yeux me disaient : *Ce n'est pas moi qui l'ai décidé, je voulais justement éviter cette situation.* Oui, elle avait un regard expressif.

Ce double langage rendu nécessaire par la présence de Blancasse ne cessa qu'à son départ pour le « 36 ». Même s'il ne pouvait se douter de ce qu'il y avait eu entre Aline et moi, Blancasse s'amusait souvent à associer les opposés. Si j'étais un psy de comptoir je dirais que cela lui permettait inconsciemment de retrouver l'ambiance chaleureuse de ses différents échecs sentimentaux.

Nous restions là tous les deux sans rien faire, cherchant les plus petites banalités à dire afin de briser ce silence et tout comme dans les mauvais films nous nous sommes mis à parler en même temps de la météo et du temps qui passe. Je décidai de mettre un terme à cette scène pathétique en posant ma main sur son épaule, le regard fixé dans ses yeux verts que je n'avais jamais pu oublier.

- « Aline, la dernière chose que je pouvais imaginer était de te revoir, je ne sais pas encore comment réagir, tout ce que je ressens à cet instant est un mélange de peur, de colère mais aussi de joie. Je préfère, pour le moment, me concentrer sur l'enquête et je verrai plus tard comment gérer le reste. Rien aurait dû se passer comme ça aujourd'hui. »

Même si elle faisait de grands efforts pour garder la maîtrise, je remarquais aisément le rythme soutenu des